

L. D'ARCO

ABONNEMENTS

Département de Lyon... On reçoit les abonnements de TROIS et SIX mois

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Moral, Financier

PARAISANT TOUS LES JOURS

Merci est de ris que de larmes écrire. Pour ce que rire est le propre de l'homme.

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon... Département... On reçoit les abonnements de TROIS et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

PROJET DE LOI SUR LE REPEUPELEMENT DE LA FRANCE

Un Comte incendiaire. — La Brasserie du Tonneau

Tirage Justifié : 52.000 N°S CINQUIÈME ÉDITION Lire à la 2e page NOS CORRESPONDANCES FÉMININES Lire à la 4e page LA BRASSERIE DU TONNEAU COURRIER DE LA MODE

Commission du repeuplement de la France DES CAUSES DE LA DÉPOPULATION RAPPORT ET PROJET

En étudiant avec toutes les statistiques des peuples anciens et modernes, nous avons constaté que presque toujours la population d'un pays décroît quand il naît moins d'habitants qu'il n'en meurt.

Mais, d'où vient que pendant ces dernières années on est plus mort que dans notre pauvre pays? Voilà ce qu'il s'agissait de définir. Nous avons donc pensé que le relevé du niveau moral pouvait seul redonner de l'élan au mouvement de la reproduction, et que, par un de ces effets qui paraissent au premier abord des paradoxes : moins les femmes auraient d'amants, plus elles feraient d'enfants.

PROJET DE LOI

Article premier. Tout ménage, qui, avant le premier janvier 1883, aura un enfant nouveau-né, recevra, en faisant la déclaration à la mairie, une somme de mille francs.

Art. II. La somme nécessaire à ces indemnités sera recouvrée par voie de contributions sur tous les célibataires sans enfants.

Le mari de la femme qui mettra au monde deux jumeaux, recevra la médaille militaire.

Art. V. Comme dans l'antiquité, les gardiens de la paix seront tenus de se découvrir devant les femmes enceintes qui circuleront sur la voie publique.

Art. VI. Tout citoyen est tenu d'optempérer immédiatement au moindre de leurs désirs. Il doit à la première réquisition : Céder sa place en omnibus ; La prendre en croupe en vélocipède et se laisser mordre si l'envie lui en prend.

Art. VII. Tout chef de famille au-dessous de quarante-cinq ans qui n'aura pas déclaré un nouvel enfant à la mairie dans le courant de l'année, payera ses contributions double.

Art. VIII. La fausse couche ne suffira pas pour droit au dégrèvement de cet impôt exceptionnel.

A moins qu'il ne soit prouvé qu'il y a eu cas de force majeure, comme par exemple,

la rencontre fortuite par la femme du vieux Brûlé au coin d'une rue.

Art. IX. Toutes les récompenses que l'on accordait antérieurement aux rosières sont supprimées. Elles seront reversées tous les ans par les communes sur la femme mariée depuis moins de quinze jours qui donnera les plus belles espérances.

Art. X. Tout marchand de meubles qui sera convaincu d'avoir vendu deux lits à un seul ménage sera puni d'une amende de mille francs. Il pourra obtenir la remise de cette peine s'il s'engage lui-même conjointement avec sa femme à donner cinq enfants à la patrie dans le délai de quatre années.

Art. XI. Chaque année, dans les grandes villes, il sera fait un relevé par arrondissement, du nombre de nouveau-nés survenus. Le quartier qui en aura donné le moins sera privé de gaz pendant deux mois.

Art. XII. Celui qui en aura donné le plus sera repavé à neuf et arrosé pendant les grandes chaleurs avec de l'eau de Cologne.

Art. XIII. Enfin, un corps de veilleurs de nuit spéciaux est créé. Il aura pour mission, de parcourir toutes les rues, d'heure en heure, en tapant avec violence à toutes les portes, ou en tirant des coups de pistolet dans les fenêtres, ou en criant : Au feu !... etc., etc., jusqu'à ce que tous les ménages se soient réveillés et mis aux croisées.

Art. XIV. Au bout de l'année, le veilleur du quartier qui se sera le mieux conduit, recevra une gratification de 300 fr.

Pour copie conforme, LÉON BIENVENU.

LE GUIDE

ROSINA L'ITALIENNE

Ami, si tu vas à Venise, Pour Cléopâtre ne prend pas Le lazarette à triste mise! Que le sort jette sous tes pas. Choisis la ravissante fille. Dont aurait rêvé le Titien, Qui chante, saule et badille Sous le porche Saint-Sébastien. Légère comme une cavale, C'est elle qui me promènera De la pointe de Quintavalle A celle de la Dogana.

Superbes sous leurs grandolles De fleurs, elle te fera voir, Sur les lagunes, les gondoles, Ayant l'étoile au front, le soir, La place Saint-Marc, où s'élève Ce palais ducal orgueilleux, Qui fait douter s'il est le rêve Ou des artistes ou des dieux.

Venise est un divin fantôme, Ton guide saura te chercher, La Salute et son double dôme Et San-Moïse et son clocher.

Et ce prodigieux portique Dans lequel un doge a servi La merveilleuse mosaïque Qu'assemblerent les Zaccati.

El quoique toujours ingénue, Te montrera, mais sans secret, L'Ève si naïvement nue Qu'à Saint-Marc, mit le Tintoret.

Puis elle te fera la grâce De te montrer, l'orgueil au front, Le Lido qui garde la trace Du pied des chevaux de Byron.

Sans qu'un jour, elle se repose, Tu verras, voyageur heureux, Venise, la naïade rose Qui se baigne dans les flots bleus.

Car l'adorable Vénitienne, Sachant tout ce qu'elle lui doit, Connait la ville patriotienne Sur le bouc de son petit doigt.

Mais la chose la plus divine, Qu'elle pourra te faire voir, C'est encore sa jambe fine Au pied chaussant l'escarpin noir.

KARL MUNTE.

UN COMTE INCENDIAIRE

Chaque jour amène son étonnement. Nous sommes blasés de voir tant de choses étranges. Nous traversons une époque de crises. Les peuples, ainsi que les individus, ont leurs fièvres : fièvre héroïque, comme en 93 ; fièvre chaude, comme en soixante-douze. Plus souvent c'est la maladie banale, sans rien de ce qui est ou très hegu ou très laid.

Tandis que la bourgeoisie, arrivée d'hier, impose à la nation qui l'acclame, ses mœurs du palais ; la noblesse se débat dans un dernier spasme. Elle veut se roidir contre le courant qui l'entraîne ; elle essaye d'effacer la nuit du 4 août. Elle se cramponne à ses titres, suprêmes épaves, mais elle tombe accablée. Il ne suffit plus d'une couronne, il faut la richesse. La loi qui a supprimé le droit d'aînesse a supprimé les grandes fortunes. Du même coup elle a déchiré les parchemins. Les nobles n'ont plus que la vanité de leurs titres. Le pouvoir est au maître de forges.

Et, faute d'argent, un de Polignac met le feu à la maison de son père.

On a lu le fait-divers avec une certaine stupeur. Ce nom, l'un des plus beaux de l'armorial de France, traîne devant les tribunaux ! S'être appelé de Polignac, à côté d'un roi et devenu de Polignac, à côté d'un gendarme. Passer de la cour des Bourbons à la cour d'assises ! quelle chute ! Le monde est demeuré confondu.

On se souvient de l'aventure du fils d'un banquier célèbre. Le jeune viveur, s'adressait, par la voie des journaux, aux amis compatissants. Fils de millionnaire, dernier rejeton d'une des plus grandes familles financières du monde, il demandait l'aumône, du pain enfin, n'importe « quels dons naturels ». On se plut à causer de la chose. En haut, on se glosa. L'histoire était amusante. Tout le faubourg St-Germain se réjouit secrètement de la mésaventure. Elle atteignait l'un des bourgeois que l'on saluait, en dépit de son nom aussi juf que roturier, parce qu'il n'avait des écus.

On ne rit pas toujours, les mauvais exemples sont contagieux. A quelque temps de là, il se passa une aventure plus caractéristique. Un — noble — dont je tais le nom — avait un fils prodigue. La vie parisienne coûtait cher ; les actrices sont hors de prix ; les danses deviennent inabordable ; les demi-mondaines ont des appétits à dévorer plus de prince russes qu'en pourrai fournir dix almanachs de Gotha. Le mot français a disparu du langage usuel, la plus petite fraction connue au boulevard, c'est le louis. Il est fabuleux, comme on mange mal et comme on paye cher. Le fils du noble, allié à l'économie, le dépensait un peu moins qu'un fils d'usurier. Cependant, la gêne vint, effroyable. Le père — un comte — trouvait qu'il dépensait trop. Brusquement, il occupa la bourse.

Le viveur ne s'adressa point aux journaux, comme le fils du banquier. Il fit mieux. M. le comte, son père, donna une soirée. Il convoqua tous ses amis. Les salons étaient éblouissants. A chaque marche, des fleurs et des laquais. Les invités, en descendant de voiture, étaient arrêtés, par un commissionnaire, costume classique, posté à côté de sa boîte ; il leur offrait poliment, en les appelant par leurs noms, de cirer leurs chaussures. Les gens stupéfaits reconnaissaient le fils du comte. Les invités rentraient, au salon, chuchotaient entre eux, devant l'amplytrion qui ne sut, que fort tard, l'incartade de monsieur son fils.

Cette fois, le faubourg ne se moqua pas. La scène aux affronts devenait épique. Le comte de Polignac, fils du prince de Polignac, n'est qu'un imitateur servile. Il n'a rien innové, mais il ne s'est point contenté d'être plaisant, il a été lugubre.

Le récit des journaux est très simple. Ce jeune homme voulait de l'argent. Le prince, Camille de Polignac, un vieux de soixante-deux ans, petit, légèrement voûté, le visage glabre, le menton en galoche, la lèvre inférieure pendante et laissant voir quelques dents d'une longueur britannique. en somme plus laid que beau, n'est le père de ce jeune homme que par bonne volonté. Une liaison ancienne dont cet incendiaire est le souvenir charnel. Du moins, les domestiques le disent. On l'appelle M. le comte. On l'a toujours appelé M. le comte, dans la rue ; de Miromesnil. Le prince est veuf.

M. le comte rassemble au prince ; c'est un goumoux impertinent, prétentieux ; ayant le langage veule des vidés du boulevard parisien. Il parle de haut dans les salons ; il traite les domestiques avec ce dédain, qu'ont, pour les inférieurs, les parvenus sans esprit. Quand on lui donnait pas d'argent, il faisait des scènes d'une violence inouïe. Il était le maître dans cette maison, qui n'avait, pourtant, d'autre entrée, pour lui, qu'une porte bâtarde.

Quand on cessa de satisfaire aux exigences de sa vie aventureuse, il alla chercher du pétrole, il en enduisit les murs, le

parquet, les meubles, il y mit le feu. Et, tranquillement assis, sur l'un des canapés du salon, il regarda, flegmatiquement et le cigare aux lèvres, les flammes dévorer leur proie.

Quand on l'arrêta, ce drôle répondit au magistrat :

— Le prince ne veut pas me donner d'argent, j'ai vingt-cinq ans, il est mon père, il faut bien que je vive et qu'il m'entretienne.

Ce bonhomme, résume la situation des jeunes de l'ancienne noblesse : ce siècle ne leur donne que le choix, entre la honte d'une vie d'expédients ou la dureté d'une vie de travail.

A côté du comte de Polignac, incendiant le maison de son père, il place le comte Roger de Beauvoir, chantant dans les rues, avec une guitare — qui sait ? peut-être les refrains de son frère : l'illustre et charmant romancier.

Le nom des Polignac rappelle une page terrible de notre histoire. C'était un prince, aussi, le Polignac, plus impopulaire que de Villèle et moins libéral que de Martignac. Il fut cause de l'abdication d'un roi. Il signa les fameuses ordonnances de Juillet qui furent le testament des Bourbons. Ce prince-là, appartient à la foule.

J'ai connu, un autre Polignac, le duc. Il demeurait du côté des Tuileries avec sa sœur, une sainte femme. D'un commerce facile, il aimait faire le bien. On l'approchait toujours au nom de la charité. Il possédait, à Paris, plusieurs maisons — j'habitai l'une d'elles, rue Montorgueil. Propriétaire — comme M. Grévy — il s'occupait, lui-même, de ses immeubles. Il n'avait pas confiance dans les hommes d'affaires ; les architectes, trop savants l'épouvantaient. Il se méfiait ; un effet de l'âge. Il avait près de quatre-vingt ans.

Un jour, une locataire du cinquième étage, entendit du bruit dans le grenier, au-dessus d'elle. Tremblante de peur, elle ouvrit la porte ; elle aperçut dans la demi-obscurité, la silhouette d'un homme. C'était un voleur, bien sûr. Elle referma la porte à double tour, courut chercher le voisinage. Et, plus morte que vive, poussant le concierge devant elle, fit ouvrir la porte en criant :

— Mon Dieu ! prenez bien garde ! c'est peut-être un assassin ! La chère femme, tailleur de son état, était une lectrice des romans d'Eugène Sue. Elle avait achevé ce matin là les Mystères de Paris.

Le vieux pipelet, voulant rester brave, en dépit de sa poltronnerie, fit céder la porte. Il pénétra avec mystère, tremblant d'effroi. Les femmes anxieuses, la poitrine haletante, retenant leur souffle et se faisant des gestes de terreur, entourées de lugubres : « Ah ! mon Dieu ! » Ah ! Ste-Vierge ! à peine perceptibles, attendaient sur le palier. Le concierge se hasarda, tendit la tête. Soudain, il se rejeta en arrière, avec un cri. Il avait aperçu, une jambe qui pendait de la lucarne.

Les femmes se blottirent dans un coin. La tailleur dit :

— Il faut aller chercher la police... Nous allons être égorés. Déjà, l'escalier s'emplissait de monde : les garçons bouchers, un peu sceptiques, se sentaient forts, par habitude du sang ; puis, les garçons liquoristes, les bras rouges de jus de groselles. Enfin, le M. Gourdi, de la maison, cria d'une voix qui voulait être forte, mais qui fut l'émotion étranglée.

— Voulez-vous sortir ! chenapan ! misérable ! La jambe qui pendait s'allongea, le reste suivit, on entendit le poids d'un corps qui tombait. L'inconnu venait du côté de la porte. Ce fut une panique effroyable. Les garçons bouchers serraient, instinctivement, les fustis pendus à leurs côtés.

L'étrange personnage parut sur le seuil, noir de poussière, les mains sales, le pantalon souillé.

Le vieux pipelet resta pétrifié. C'était son propriétaire, M. le duc de Polignac !

Il était venu, M. le Duc, sachant qu'on réparait sa maison. Il avait appris, par son architecte, que les toits étaient en mauvais état. Il avait voulu s'assurer de la chose. Ça manquait de tuiles. Il était monté, tout droit, au grenier, sans bruit ; vêtus très simplement, en maître fumiste, le col de la chemise caché sous les triples plis d'une cravate en satin noir.

Cette aventure est absolument vraie. La maison qui en fut le théâtre, 15, rue Montorgueil, eut jadis pour hôte, un homme célèbre dans l'histoire : M. de Crillon. C'est Crillon IV qui lui avait donnée. Des Crillon elle passa aux Polignac. On y retrouve encore, sur les plaques de fonte des vastes cuisines, le chiffre royal ; trois fleurs de lys sur une sphère que surmonte une couronne fermée.

M. le Duc, était de son temps. Il avait compris les nécessités du moment. En dépit de sa haute situation nobiliaire, il venait visiter cette maison d'ouvriers, qui payait le luxe de sa maison ducale.

M. le duc de Polignac est mort. La mai-

son de Crillon appartient à ses fils qui ne s'en occupent point. C'est leur droit. Cependant, ils ont tort de tant dédaigner ce rôle de bourgeois. Si le comte de Polignac, l'incendiaire de la rue Miromesnil eût moins voulu jouer au grand seigneur, il se serait aujourd'hui, ailleurs qu'au dépôt, entre les filous, les escarpes et les filles.

La noblesse n'existe plus. Elle a perdu son prestige. Une particule n'a plus le don d'éblouir que les sots. L'Empire a tant fait de nobles avec les roturiers, que les parchemins sont devenus vulgaires. Certes, les premiers n'étaient pas autre chose. L'humanité n'a pas deux sources, mais les premiers sortaient de la nuit. Leurs noms furent mêlés aux épopées farouches, beaucoup plus du domaine de la légende, que du domaine de l'histoire. Les premiers combats ont quelque chose d'étrange et de lointain qui trouble. Les chevaliers, tout bardés de fer, se battant à Crécy, à Azincourt, à Poitiers, n'étaient pas plus vaillants que Lannes à Montebello, que Mac-Mahon à Magenta, et peut-être, même, que de Montauban à Palikao. Mais Crécy, Azincourt, Poitiers, sont les étapes parfois glorieuses, parfois terribles, toujours grandioses, d'une marche gigantesque à travers la barbarie, Montebello, Magenta, Palikao, sont les batailles modernes, froidement physiques. L'armée en ligne, le canon brutal, l'étude, la science, tout ce qui s'apprend et tout ce qui n'est pas le courage personnel. Puis, c'est près de nous. Ces noblesses-là, ont un vernis de mauvais aloi. Comme ces bois blancs, enduits de cobalt, qui viennent du peuplier et qu'on fait passer pour du bois de liège.

La vieille noblesse, mêlée à la nouvelle, n'a gagné qu'en nombre. Tous ces favoris d'un jour, sont tombés avec le maître. Ils ont la charge d'un titre, sans rien de ce qu'il faut pour l'entretenir. Je ne veux point parler de ces généraux célèbres, qui sont riches. La plus terrible des humiliations est celle d'une particule devant un nom qui a fait. Noblesse oblige, dit un vieux proverbe. On n'est pas garçon de magasin, ouvrier de portières, ou maître d'école, quand on porte une couronne authentique. On va au Brésil, ou ailleurs. On se retait au jeu, quand la chance daigne vous sourire.

On bien comme ces nobles de Bretagne, on habite un château délabré, de concert, avec les hiboux, et — ruines au milieu des ruines — on détrousse les voyageurs sur les chemins. Encore une habitude de famille ; au moyen-âge, c'était de mode. Mais il n'y avait, alors, que des codes imparfaits et des gens d'armes paternels, aujourd'hui, tout a changé, c'est ainsi que l'an dernier, on vit un père, sa femme et ses enfants — mendians illustres — passer devant les juges et s'entendre condamner pour vagabondage et vol à main armée.

Il n'y a plus de place, au dix-neuvième siècle, pour ceux qui veulent ne rien faire.

Pendant ce temps, M. Poirier s'enrichit. Il vend des drogues, rue des Lombards, il ouvre boutique de soie à Lyon, il trafique avec les Indes, avec le Japon, avec la Chine. Il a des bateaux, il exploite des mines, il fonde des usines. Il a des machines qui font un bruit d'enfer, à côté du château silencieux. Et, tandis que le hobereau rente dans son manoir, à peine salué, par quelques paysans à ses gages, M. Poirier, hautain, mais actif, s'entend respectueusement nommer par une légion d'ouvriers — tout le peuple de la fabrique !

Vient le jour du scrutin. Les blancs, gardant fidèlement la cocarde immaculée, viennent trouver le hobereau qui hésite. Mais le roy — le roy avec un y — ordonne du fond de son exil, à son bien-aimé vassal d'obéir. Pendant ce temps, les hommes d'action portent M. Poirier. Il vient d'être décoré, nommé juge suppléant au tribunal. Contre son voisin, le gentilhomme, il est élu député. Une majorité écrasante, qui retombe sur la tête du châtelain, avec le bruit sourd et prolongé de la pierre sépulcrale.

Il n'y a pas d'issues. M. Poirier donne ses fêtes splendides, auxquelles il convie tout le pays. Il a les artistes de l'Opéra — ces chanteurs qui ont des traitements de lieutenants généraux. Il est roi, M. Poirier. Il a une couronne : sa fortune. Puis il a une fille aînée. Et c'est la vengeance de Gaston de Presle : tout ce que la fille de M. Poirier.

Une vengeance qui brise son orgueil, on s'est vanté si longtemps qu'on ne se mégalierait pas ! Encore là le nom reste-t-il. Mais quelle honte ! ô Montjoye ! quand une de Presle ne se marie que pour faire des petits Poirier ?

Ainsi le veut notre temps. L'or est la puissance. Jamais la finance n'avait tenu tant de place. Nous subissons l'influence de Law. Nous avons renouvelé la rue Quincampoix, aussi naitis, en 1872, qu'en 1720. Nous ne sommes pas corrigés. Nous voyons la banqueroute ; nous y courons. Les journaux politiques vivent des financiers. Tel monsieur à quinze feuilles soumises ; des

bleues, des rouges, des blanches. Il paye cent mille francs, un article qu'il fait lui-même, on sait cette fourberie ; on en esdupe. Il faut s'enrichir vite. Le luxe et l'éclat d'une vie à toute vapeur l'exigent, on salue qui a de l'argent. Un tel est un escroc, mais il a de la fortune ; banquier et banquiste. Derrière, on le méprise ; devant, on le salue, Mon Dieu ! on peut avoir besoin d'un petit secours !

Les nobles mettent leurs noms à l'encau — pas tous ; il y en a de fort honnêtes. Je m'honore de l'amitié de plus d'un — Les prospectus financiers sont ronflants. On dirait des pages d'histoire : Rien que des couronnes. Les faillis de la dernière banqueroute sentaient la fleur de lys et l'encau. C'était le duc, c'était le prince, c'était le comte. L'aristocratie française, dans ce qu'elle avait de plus éclatant.

Quand on ne sait comment entretenir Na na — une drôlesse du peuple qui mange, en sortant des Bouffes, autant de nobles que Napoléon aurait pu en inventer — on se fait courtier d'agences véreuses, on met son nom au service d'une émission douteuse, on colle ce parchemin — certificat d'honneur, de loyaauté, de vertus civiques — entête d'un prospectus sans vergogne, véritable monument de chantage et de pufisme.

Il faut vivre, c'est une loi. Et la vie est chère. Quand on ne travaille point, il faut avoir recours à des expédients : fut-on d'un sang ancien, et eut-on, pour aïeux, des héros morts en Palestine.

Jamais une couronne ne fut plus lourde à porter, qu'en ce temps de bourgeoisie à outrance. Il faut pouvoir rivaliser avec M. Poirier ; il faut lutter avec le maître de forges. Alors, on demande de l'argent à son père, et, s'il refuse, on l'écrit aux journaux, on cite les souliers à la porte de son hôtel ou l'on met le feu à son hôtel.

Tant pis, si, à la lueur de cet incendie, on reconnaît la gigantesque silhouette d'un prince de Polignac.

E. DESCLAUZAS.

MARÉE BASSE

A Mlle Madeleine Jeanne de... Lan dernier, tous deux enfants du même âge, Vous me répétiez de votre air coquet Je ne veux aimer qu'à mon mariage Et moi j'attendais fidèle et discret Triste illusion !... Là-bas, sur la plage Dans le sable fin de notre Conquet Hier était écrit un nom... deux secrets Qui fait battre un cœur sous votre corsage, La place où là-bas vous étiez assise Sa voyait encore !... Quelle folle bris ! Allait effacer votre aveu charmant Et passant j'ai lu son nom sur le sable, Pour m'en fâcher vous êtes trop aimable !... Mais !... je voudrais bien m'appeler Gontran, ELIACIN.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

Maria la Hussarde Grande et plantureuse avec des cheveux finement ondulés et des yeux noirs très polis ; bavarde comme une fauvette toujours riieuse et toujours prête à raconter une histoire de garnison, Maria la Hussarde est une des mille et dix mille victimes du petit amour à dolman bien. D'allure martiale, et croustillant en diable on croirait qu'ayant joué longtemps la Femme à Papa, elle n'a pu se décider à abandonner les façons cavalières, et l'air à la fois si candide et si divinement fripon de la charmante actrice qui pour la première fois langa comme un refrain de fanfare la chanson maintenant devenue populaire :

Tambour, clairons, musique en tête Vlà qu'il arrive le régiment !... Toujours fidèle au panache vert à reflets d'or, elle ne s'est jamais écartée du chemin des amours joyeuses et des plaisirs faciles. Elle fait partie de l'armée française et je connais bien des cavaliers qui mettraient un crêpe à leur schiako, si elle venait à quitter notre ville.

Elle aime les uniformes brillants et ne connaît d'autres divinités que Mars et Bolone.

Bourguignonne, elle a la gaieté franche que donnent les vins de rubis des côtes ensoleillées de la Côte-d'Or. Elle naquit, parait-il, à Dijon.

Il y a vingt-cinq ans de cela ! Je suis franc. Peut-être la belle me reprocherait-elle cette indiscrétion, mais — est-ce donc un si grand crime d'avoir vingt-cinq fois vu les caves engoutir les grappes vermeilles, et les vendanges couronnées de pampres remplir en chantant leurs hottes enrubannées.

Elle avait dix-sept ans lorsqu'un jeune guerrier fit battre son cœur pour la première fois. Sa blonde moustache, son air crâne et décidé la séduisirent. Eh ! puis

c'est si joli un militaire. Quelle femme n'a laissé quelques feuillets de son bréviaire d'amour à la pointe d'un sabre et ne s'est sentie prête à faire mille folies à la vue d'un joli képi rouge galamment campé sur l'oreille?

NUIT D'AMOUR

Marguerite, écoute, je veux Te rappeler ta chambre close, Ton lit où sous l'étreinte rose On est si gentiment à deux!

en train boulotter sucre rédacteurs? M'a dit que buvrez café toute la journée. Si oui, prévenez et apprenez travaux agrément.

« ALPHONSINE DE LA CIGARETTE. »

N° 6. « Monsieur, « Comme vous avez eu la galanterie de le dire, je suis une patineuse endiablée. On me rencontre presque tous les soirs au Skating. On m'assure que Lyon possède une patineuse célèbre du nom d'Adrienne Roux. Pourriez-vous me faire parvenir sa photographie et son adresse; je serais heureuse de lui demander quelques conseils sur l'art de glisser.

vermouttes consommés par mossieu Dorsay redacteur de la dite Bavarde. Espérant que ces messieurs ne sont pas des fumistes, elle les prie d'accepter un bock d'amitié à la prochaine occasion et ses salutations empressées.

« LÉONTINE. »

(Note. — En voilà une qui doit tenir ses livres d'une façon tout à fait exceptionnelle!)

N° 15. « Signor redattore, « Desidero conoscere il costo della collezione preziosissima del foglio vostro, a scopo di tapparezzare la mia cameretta. « Ricevete le mie più assidue ocellate. « BIANCA BOULMICH. »

D'Asco. — Y comprends-tu quelque chose, toi, Desclauzas? DESCLAUZAS. — Moi? non, et toi? D'Asco. — Moi, non plus. Seul Karl Munte, qui revient de Venise, a compris le langage suave de la gente signorina.

N° 16. « Caramba! qui donc ose prétendre que la seniorita de las Bocorotes est née à Vaugirard? Apprenez, monsieur, que si je parle le français aussi purement (?) que vous, je n'en suis pas moins Andalouse. « Le noble sang du Sid bouillonne dans mes veines! Soyez galant, caballero, car vous pourriez faire connaissance avec manavaja, qui déjà compte plus de dix crans à sa lame. « Salut, ceillade, mantille et castagnette. « DOLORÉS DE LA TURGOT. »

N° 17. « Mon loulou chéri... « Mais chut! j'allais vous communiquer un billet doux de ma mie. Cela vous intéresserait fort peu. « Pour aujourd'hui, je clos la liste des confidences pour la reprendre une autre fois, si tel est votre bon plaisir. « Pour copie conforme, « L. D'ASCO. »

TOQUADES

TOQUADES

Le galant, sans souci de son pied contrefait, Quoique se désolant, entrant vite en matière Ça t'disait-il, ma mie, alloum, que n'est-ce fait? Ceint moi ce diadème, il fut à La Vallière.

Divine femme que j'adore, Bon, hélas! comme plusieurs pains, Je te pardonne et t'aime encore, Chaste poseuse de lapins.

UN ÉCONDUIT

Le galant, sans souci de son pied contrefait, Quoique se désolant, entrant vite en matière Ça t'disait-il, ma mie, alloum, que n'est-ce fait? Ceint moi ce diadème, il fut à La Vallière.

Sus le bord des sentes fleuries, Nous irons échanger nos amours. Au vain Paris des brasseries, Nous dirons adieu pour toujours.

THEATRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS Les élégantes ont décidément fait leur deuil de l'Opéra. C'est aux Célestins qu'elles vont étaler leurs riches toilettes. Le monde applaudit la Mascotte, comme le demi-monde. Cette pièce fortunée conjure la guigne. M. Dufour a eu la main heureuse.

LES TOILETTES au Cirque Foule immense samedi dernier au cirque Rancy. La salle était comble. Nos belles petites n'avaient pas manqué d'accourir admirer les désopilantes scènes excentriques de frères Léopold. Ces clowns extraordinaires ont le don de charmer les spectateurs les plus moroses.

NOS ÉDITIONS

Nos lecteurs peuvent se procurer dans nos bureaux, rue de Bonnel, 2, les diverses éditions de notre journal.

- Première édition. — Départements du Doubs, Haute-Saône, Jura, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Rhône (arrondissement de Villefranche), Hte-Marne. Deuxième édition. — Départements de la Drôme, Ardèche, Isère (arrondissements de Grenoble, Vienne, Saint-Marcelin), Hautes-Alpes. Troisième édition. — Départements de la Loire, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Allier, Savoie, Haute-Savoie, Ain, Isère (arrondissement de la Tour-du-Pin). Quatrième édition. — Départements de Vaucluse, Gard, Basses-Alpes. Cinquième édition. — Ville de Lyon. Sixième édition. — Départements des Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Algérie. Septième édition. — Départements de la Manche, Seine-Inférieure, Gironde, Haute-Garonne, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales. Huitième édition. — Départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Belfort, Ardennes, Vosges, Aube, Cher, Yonne, Alsace. Neuvième édition. — Paris et la Seine.

NOTRE CORRESPONDANCE

Féminine

Plusieurs de mes amis m'adressent cette naïve question: « Recevez-vous quelquefois des lettres de femmes? » Je leur réponds. J'ai à dépouiller par semaine environ 300 lettres de femmes. Choisir les plus intéressantes et les classer selon leur valeur littéraire serait un travail en présence d'un quel mes rédacteurs déposeraient tous leur démission.

N° 1. « Mon cher Rédacteur, « Tout ce que vous dites sur mon compte est horriblement vrai. Je suis blonde comme les blés, et mes cheveux serpentent sur mon dos comme la queue d'un postillon d'autrefois. Je suis parvenue à dompter les lapins les plus récalcitrants et les plus féroces, y compris celui de la brasserie; mais ce qui me désole, c'est l'ignoble nom de vadrouille dont on m'a gratifiée je ne sais trop pourquoi.

N° 2. « Monsieur, « Ce que vous annoncez dans votre dernier numéro n'est, hélas! que trop exact. La déche, l'horrible déche aux yeux cavés et aux mains crochues vient encore une fois de me rendre visite, en attendant qu'un nouveau déginge de bank-notes vienne m'indonder. La vie d'une femme est soumise à d'étranges fluctuations. « En reconnaissance des bonnes heures que vous m'avez fait passer, je m'empresse de vous expédier un petit souvenir que vous accepterez, je n'en doute pas, pour votre salle des dépêches. Il est du Saxe le plus pur. Un artiste bien connu l'a orné de médaillons très drôles... J'allais vous dire ce que c'est, mais non, j'aime mieux vous ménager cette surprise franco de port.

N° 3. « Mon cher d'Asco, « Les vers que j'ai reçus la semaine dernière sont tout bonnement exquis. Je les sais par cœur maintenant et les récite à tous mes clients. Ne seraient-ils pas de ce malicieuse Desclauzas pour qui mon cœur se consume toujours. « Qu'il se hâte de venir éteindre l'incendie avec quelques vigoureuses séries de bocks, sans quoi il risquerait fort de ne plus trouver que des cendres. « A vous, mais surtout à lui « JULIA DU SQUARE. »

N° 4. « Mossieu le Rédacteur, « Je suis fule d'un lénoné dont je ne vou diré pas le nom, par discrision. N'étant pas très lettré, je ne sé comen lui déclaré, non pas ma flâme mais ma fournée. Votre rimeure Karl Munte pourré-t-il me fère quelquechose de janti mollemen saler? Veuillez me fère conêtre vo pri et me dire quel janre de paillemen vo préférè. « MARGUERITE X. W. T. « Poste restante. Paris-Belleville. « En lisant cette adresse, Karl Munte a poussé une exclamation. « Tiens, Belleville, a-t-il dit, ce doit être une pucelle! »

N° 5. Télégramme. « Follette encore perdue? Sommes désespérés. Savons que penser. Larmoyons comme véritables alligators. Chienne volage serait-elle pas chez vous, salie rédaction,

NESTOR.

admirez les frères Léopold, quelle a for applaudis.

Louise Prudon avait une robe gros vert, teinte amazone. Marguerite et Henriette Kaillou, comme deux petites soeurs bien élevées, étaient ensemble. Elles étaient vêtues de satin. Ces deux petites filles devraient bien leur maman de leur acheter de nouvelles toilettes en lui promettant d'être bien gentilles.

Juliette. avec un chapeau très gracieux portait une robe noire et une taille longue. Costume élégant mais presque rieux comme la habitude. La toute petite Victorine était en un chapeau qui ne sied pas à sa petite tête ébouriffée et que nous lui conseillons fort de changer.

Clémentine Sardine portait une jupe foncée et une taille grise assez originale. Madame la baronne de St-Ouin et d'autres lieux avait une jupe grise garnie de velours grenat. Nous l'avons aperçue aux écuries où elle examinait les petits chevaux comme c'est son habitude.

Adèle Brun que nous avons remarquée non loin de madame Nèple était en broché noir ainsi que cette dernière. Lucy la Folle avait toujours sa robe grise et son corsage marron qu'elle ne peut se décider à abandonner.

Lucie Maïa portait une robe grise garnie de velours et de nœuds de rubans. Mme Oudry toujours élégante et toujours distinguée portait une magnifique toilette à carreaux blancs et noirs, soutachée de velours noir. Elle était coiffée d'un grand chapeau de velours corné sur le devant et garni d'une immense cocarde de rubans multicolores.

Mademoiselle Kaillou toujours très sérieuse près de ses soeurs très folichonnes, elle portait une robe loutre et une visette marron. Mathilde la Suisseuse toujours vêtue de son éternelle robe grise et de son dolman bleu, riait à l'entrée de la piste.

Un grand nombre de belles petites qu'il serait trop long d'énumérer, assistaient en outre à la représentation du cirque. La soirée a été brillante aussi bien du côté des artistes que du côté des spectateurs, car l'amphithéâtre offrait le spectacle le plus gracieux du monde.

DE ST-SAVIN. CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE La petite Mercédès et la plus originale des femmes. Figurez-vous que dédaignant le peignoir traditionnel, elle s'est fait confectionner un costume Sarah Bernhard. Pantalons de satin flottant et vareuse bleue à garnitures de dentelles. Avec cela elle s'est campée sur l'oreille un de ces délicieux petits boléros rouges comme en vend M. Poyard. Depuis ce jour ses petites amies veulent l'imiter. Elles vont arborer le chapeau rouge dans l'intimité. La Chapellerie des négociants n'aura pas trop de coquelicots, pour les perruques frisées de nos belles.

La petite Catherine de la Grotte a inauguré samedi soir un magnifique costume et un non moins mirifique manteau de broché noir.

Nous l'avons aperçue au Skating, elle était dans toute sa splendeur. Elle est enfin sortie des mains de la couturière cette fameuse toilette que Catherine annonçait depuis si longtemps!

Nous la félicitons de son bon goût tout en la priant toutefois de se coiffer avec un peu moins d'excentricité. Elle est si petite!

La Pompière était, paraît-il, à l'assommoir dimanche soir dans un état de gaieté des plus prononcés. Le bock ou eile célébrait les louanges de la déesse chartreuse retentissait de son rire bruyant mais peu homérique. Cette fantaisie demoisele scandalisait même — peut on dire scandaliser à l'assommoir? scandalisait dis-je les consommateurs par des gestes d'une extrême liberté.

A quatre heures du matin elle a été aperçue sur la place des Jacobins, où sans aucun scrupule elle... réfléchissait aux désagréments qu'avait eus M. Sarcey lors de son malencontreux emprisonnement dans un kiosque du boulevard.

Paméla vient de faire sa rentrée à la brasserie du Nouveau Monde, où elle a été accueillie bras ouverts par tous les clients de cette brasserie.

Dimanche dernier, Jenny Bidet perchée sur un break de haute dimension, conduisait à grand renfort de coups de fouets deux de ses amies dans les diverses rues de notre ville.

Après de nombreuses stations dans toutes les brasseries, ces trois tendresses sont allées déguster joyeusement un facon de chartreuse au Siècle, d'où elles sont sorties dans un état de gaieté extraordinaire.

On assure que la petite Alice de la brasserie des Variétés, va reprendre la sacoché des serveuses de bocks. Nous ignorons encore dans quel établissement elle doit entrer.

La charmante Bianca Sivori nous a paru bien triste lorsqu'elle a fait son apparition samedi soir sur la scène. La petite actrice n'avait pas son entrain habituel, et ses yeux, brillants d'ordinaire, paraissaient voilés de larmes.

Peut-être avait-elle perdu quelque bibelot dans sa loge ou l'habilleuse l'avait-elle piquée en lui posant un nœud de satin? Il faut si peu de chose pour amener la maliciose sur ces petits minois-là, et si peu de chose aussi pour les illuminer de joie et les faire rire aux éclats.

Mademoiselle Paola-Mari adoré les promenades en voiture. Nous la rencontrons fort souvent au parc, en compagnie de son camarade M. Tauffen-Berger.

La charmante actrice du Théâtre des Célestins ne dédaigne pas non plus les excursions au bord du lac. Nous l'avons aperçue, ce jour-là, se promenant à petits pas, et cueillant les dernières fleurs que l'automne avait épargnées.

Après les brillants bouquets du théâtre, les modestes petites fleurettes des champs.

Les Menteurs On nous communique, au moment de mettre sous presse, une note insérée dans le Progrès de samedi dernier, chroniquant des déparlements.

Le Progrès n'a rien trouvé de mieux que de dire que ce personnage est un correspondant de la « Bavarde ».

Nous n'avons qu'un seul correspondant à Grenoble, il nous télégraphie que le grec à ainsi surpris en flagrant délit de tricherie un jeu de... de M. Delaroché.

Si d'ici jeudi, le « Progrès » n'a pas reculé du mensonge, nous ferons connaître le nom de son correspondant à Grenoble et nous l'étrillerons comme il convient.

Vendredi à 4 heures, nous avons aperçu rue Puits Gallot, en coupé, la belle Ida. On nous assure qu'elle était à la recherche d'un ténor.

Maitre Martineau vient paraître-t-il d'accorder un congé à sa plantureuse hébéd Charlotte la vadrouille.

Cette demoiselle ayant lu l'édition parisienne de la « Bavarde » a éprouvé le besoin d'aller faire un tour dans la Capitale. Elle est allée revoir les brasseries du quartier latin qui lui rappellent tant de souvenirs divers.

D'où vient donc que Fanny Bombance ne fréquente absolument que la vieille garde ? Cette belle petite se déplaît-elle dans la société des dames de son âge ?

C'est peut-être de l'expérience qu'elle cherche chez les perruques poudrées. Depuis quelques jours nous n'apercevons plus la brune Ida dans son coupé sortant de chez M. Bréziat.

Elle est si distraite la brune Ida. Lundi soir nous avons aperçu Titine blonde et la brune Ida soupant joyeusement chez Barthoux. Les deux tendresses étaient fort gaies, grâce aux vins généreux dont ce repas avait été arrosé.

Au dessert, Titine qui paraissait un peu émue a chanté le refrain en vogue de ses concerts. Mon mari court la prétentaine à la grande joie d'Ida qui lui a déclaré qu'elle ferait une excellente chanteuse légère.

Déjà Lyon est et restera toujours la cité des émeutes. Mardi soir, en effet, une foule considérable encombrait les trottoirs de la rue de l'Hôtel-de-Ville, vis à vis l'établissement de maître Martineau.

C'est un veinard maître Martineau ; il a toujours la chance d'acquiescer les célébrités du jour. Il perd Charlotte, il trouve Marie, la célèbre Marie, l'héroïne de la scène d'hier. Pour en revenir à cette scène, voici l'histoire : Il paraît que Marie que je croyais Mascotte, s'est laissée... ravir ce qui précisément constitue les Mascottes.

Résultat : un bébé, adorable poupon de cinq à six semaines. Or, le père (est-ce bien sûr), le père donc, fidèle à ses premières amours, revient de temps en temps voir son épouse.

Hier, il était aux Jacobins quand une jeune personne, fort gentille ma foi, vint lui parler. Marie qui n'aime pas qu'on marche sur ses brisées ne put maîtriser sa colère. « Comment ! tu oses venir jusqu'ici chercher mon amant ! Courroux ! gourmande ! (ici d'autres expressions plus choisies que nous ne pouvons reproduire) ».

La nouvelle venue eut le bon esprit de ne pas répondre. Elle sortit, mais ce fut pour revenir le soir avec Jenny l'Auvergnate. L'heureux père, sujet de cette discordance, était là. Pour plaire à la mère du bébé qu'il croit son enfant, il alla jusqu'à souffler l'arrivante. Hélas ! il avait compté sans son hôte, le soufflet qu'il avait donné lui fut rendu au centuple.

Aidée de Jenny l'Auvergnate, la petite femme, après avoir cassé son parapluie sur le dos de l'infidèle, lui administra une correction des plus soignées. L'intention des nombreux habitués des Jacobins pour mettre fin à cette lutte homérique. L'un des consommateurs nous a montré cinq joyons qu'il avait ramassés sur le lieu du combat ! Le veinard !

ce et de vos fraîches couleurs d'autan belle Maria ! La brasserie Jeandot est restée fermée pendant quelques jours ; grande désolation parmi les habitués.

Mariette était en pleurs. A la grande satisfaction de tous, le temple de Cambrius a rouvert ses portes. Hortense, dont nous avons oui dire le départ de la brasserie de Suez, est rentrée. Berthe était désolée de l'absence de son amie et camarade.

Pauline Bac vient de rentrer à la Nuée-Bleue, où elle remplace la cascadeuse Marie-Louise. Quelle dégringolade ! Adrienne, l'ex-pensionnaire du seigneur Martineau, vient de rentrer à la Nuée-Bleue.

C'est toujours avec le même charme qu'elle sert les dégustateurs. Elise, de la brasserie du cours Lafayette, a été renvoyée. Elle a fait sa rentrée dans le demi-monde. Elisa Béligand est une femme discrète, chacun sait ça, bonne camarade, personne ne le met en doute, ne disant jamais de mal de ses amis, on est persuadé.

C'est véritablement le modèle le plus accompli de la hicherie lyonnaise, demandez plutôt à Bianca Sivori et à Marie Clavel. O ! folle Béligand, décidément vous nous ravissez. Pauvre Marie Clavel ! Non-seulement elle a perdu son protecteur, que lui a enlevé la plus douce des Béligand ; mais elle a aussi été abandonnée par son singe, un perfide ouistiti qui a pris la clef des champs.

Croyez-vous que Marie soit au désespoir ? Oh ! non, cela ne l'empêche pas de donner de brillantes soirées. Voilà comment elle oublie ses deux amis. On nous écrit de la Goulette (Tunisie) : Une nouvelle hébéd vient de faire son apparition à la brasserie Georges.

On nous écrit de la Goulette (Tunisie) : Une nouvelle hébéd vient de faire son apparition à la brasserie Georges. Cette jeune fille, qui fut jadis piqueuse de bottines, est une ancienne serveuse de la brasserie du Télégraphe.

Désireuse de faire connaissance avec le chic lieu de l'Afrique et avec les fils de Mahomet, elle est venue mettre sa sacoche à la disposition des brasseries tunisiennes, en nous apportant une foule de nouvelles que la « Bavarde » ne nous avait pas laissées ignorer. Nous espérons qu'elle restera longtemps parmi nous.

Elle paraît, du reste, se plaire beaucoup à la Goulette. Ali-Ben-Righol. Et onnes que nous étions de ne plus apercevoir Rosita Babé, nous avons dépêché l'un de nos reporters à sa recherche.

Celui-ci n'a pas tardé à découvrir la mignonne tendresse au fond du jardin de la France, à Tours en Touraine, où, loin des brouillards lyonnais, elle attend les premiers froids pour s'enfuir à Nice, la patrie de l'éternel soleil. Elle est très fêtée à Tours, mais elle paraît rester insensible à tous les honneurs qu'on lui rend.

Peut-être a-t-elle laissé son cœur sur les bords du Rhône avant de partir. Le règne des fétiches est de courte durée. Les petits cochons porte-vie, autrefois si puissants auprès du dieu Hasard, n'ont plus maintenant aucune influence.

Tout est à la Mascotte. Hurrah ! pour la Mascotte. Aux parapluies Mascotte, succèdent les souliers, les corsages et les éventails mascotte. Tout ce qui est mascotte porte bonheur ! Aussi, ma mie Annette vient-elle de s'attacher une soubrette munie de plusieurs diplômes de rosière.

On nous annonce pour bientôt à la Scala Cocco-Bel-El, une désopilante piteëtte qui doit succéder à la Tache de sang. Les frères Osrani, les désopilants négros excéntriques du Casino, obtiennent toujours beaucoup de succès.

Nous souhaitons que cette charmante troupe demeure longtemps encore parmi nous. Mlle Thérèse, chanteuse comique, qui tient le haut de l'affiche, est chaque jour très applaudie dans ses amusantes chansonnettes.

M. Dufresny, le comique danseur, qui rappelle le sympathique Pichat, et M. Gilbert un imitateur de Paulus, font également une abondante moisson de braves. Mlle Blainville, MM. Levé, Fraisse et Gauthier complètent cette intéressante troupe qui va, nous assure-t-on, être encore augmentée d'ici peu.

On nous annonce pour bientôt à la Scala Cocco-Bel-El, une désopilante piteëtte qui doit succéder à la Tache de sang. Les frères Osrani, les désopilants négros excéntriques du Casino, obtiennent toujours beaucoup de succès.

On nous écrit de St-Etienne : Nous avons eu dernièrement la visite de Céline de la Chinoise. Elle est accompagnée d'un jeune gentleman qui semblait se s'amuser que fort peu.

Nous avons aperçu Marie Gratt n lundi dans l'après-midi, se promenant rue Duhamel. Où diable allait-elle donc ainsi seulette ?

Nous conseillons à Maria de Mulhouse de la brasserie des Variétés de porter des corsages de meilleur goût et un chapeau qui rappelle moins celui de Bazile du « Barbier de Séville ».

Il y a eu une véritable révolution de palais à la brasserie gauloise, des modifications (C'est une scie que nous lui montons,

Un numéro de notre spirituel confrère de Marseille, le « Demi-Monde » vient de nous tomber sous la main. Il relate le voyage d'Annette la licheuse à Marseille et constate que la sémiillante tendresse s'y est fort bien comportée.

On nous annonce pour bientôt à la Scala Cocco-Bel-El, une désopilante piteëtte qui doit succéder à la Tache de sang.

SCALA-BOUFFES

Deux nouveaux comiques viennent de débiter à la Scala : M. Doucé, des Ambassadeurs, et M. Canon.

Le premier chante avec beaucoup de vigueur et de verve : Ca faut marcher le Commerce et Les Irrésissés. Il a été fort applaudi dès la première représentation, succès colossal, et qui nous promet d'amantes soisées pour l'avenir.

M. Canon, qui possède un genre tout à fait différent, obtient beaucoup de succès avec le Fauteur du Télégraphe et le Petit vin d'Argentine. Mlle Alberty, chanteuse légère, qui possède une fort jolie voix, obtient toujours un succès qu'elle mérite du reste dans la Fille du Régiment et la Valse des Cent Vierges.

Mme Alda, chanteuse travestie, qui vient de débiter, est très gracieuse dans l'Amoureux de Fanchon et le Chasseur d'Appenzel. M. Ledoux, toujours de plus en plus naïf, obtient beaucoup de succès dans Quand je passe à Passy et le Petit cousin de ma femme, qu'il dit avec toute la candeur d'un mari trompé, mais heureux.

Mlle Dava de Valda, qui nous quitte pour aller à Saint-Etienne, est toujours très applaudie dans Réséda, qu'elle enlève avec tout le chic nécessaire, et Capitaine, il y a des dames, qu'elle dit avec beaucoup de finesse.

Mlle Jeanne Rey obtient beaucoup de succès dans l'Art de se faire aimer et la Légende des Pompiers qu'elle chante avec beaucoup de grâce. M. Boéry très drôle dans Je me rapatriote et Ne vous estimez pas tant nous amuse fort avec ses chansonnettes.

Mlle Daubigny qui semble avoir du rif argent dans les veines, chante l'Épouse et le Divorce avec beaucoup de comique. Monsieur Garrand est très applaudi dans ses tyroliennes et principalement dans Avec ça et Un p'tit bout de nocce qu'il dit d'une façon très amusante.

Le baryton Cubisol chante avec beaucoup de force, de vérité et d'entraînement Le Forgeron de la Paix et le Bâpilme du Bourguignon. Il est surtout applaudi dans ce dernier morceau qu'il enlève avec un brio extraordinaire.

Mlle Jolly est aussi très gracieuse dans La Mascotte et Madame Archiduc. Mlle Thérèse Tourniaire l'équilibriste sur fil de fer et le célèbre Fruton complètent cette troupe intéressante.

PUBLICATIONS NOUVELLES

L'Étudiant, journal littéraire, artistique et scientifique, paraissant le dimanche. Bureaux : 16, rue de Tournon, 16, Paris. Le vie des Érudits à Paris et en province. — Échos du Quartier Latin. — Nouvelles de la Sorbonne. — Villars de Facultés et d'École. — Informations des professeurs. — Réformes des abus. — Informations sur les cours : Médecine, Droit, Pharmacie, Lettres, Sciences, Université. Mouvement philosophique contemporain, poésies, livres nouveaux, etc., etc. Un numéro de l'Étudiant : Paris, 10 centimes ; départements, 15 centimes. Adresser tout ce qui concerne l'Étudiant, au rédacteur en chef, 16, rue de Tournon, Paris. NOTA. — MM. les Érudits de Paris et de province, sont priés d'adresser au journal l'Étudiant, leurs communications et leurs renseignements. Écrire très lisiblement et sur le verso seulement.

La Comtesse Albine

Eh bien quoi ! la comtesse Albine Est partie avec son cocher Et vous criez à la débâcle... On n'a pas un cœur de rocher ! Croyez-vous que les grandes dames Fussent faites d'une autre chair Que les filles ou que les femmes Se détaillant plus ou moins cher ! La chose est toute naturelle ! Le contraire m'aurait surpris Et je ne pleure pas sur elle Car un cocher a son prix ! Quant à vous de la haute gomme, Décaez à deux sous le tas, Un harbin, mon Dieu ! c'est un homme, Bien que vous ne le voulez pas ! Le cocher vaut bien les cocottes Près desquelles vous vous pressez Et qui porteraient jadis des cottes Et des jupons rapiécés. Vous aimez si peu votre époux Que je comprends malaisément Ces grands airs, cette humeur jalouse Parce que vous prenez un amant ! Donc sans approuver l'adultère De votre femme et du cocher, Je vous conseille de vous taire J'aurais trop à vous reprocher ! Ernest d'ORLLANGE.

ÉCHOS DES THÉÂTRES

Le Cirque continue d'être le rendez-vous des élégants. Quand on ne va pas à la Mascotte, on va au Cirque. Le Cirque est l'émotion forte. Rien n'est plus attachant. On court où l'on sait d'avance être empoigné, le gymnaste étouffe, Ainsi le jeune M. Gilardoni est audacieux et rappelle Cécé-Mée. Il s'installe sur le trapèze comme chez lui, il grimpe à l'échelle équilibrée, s'assied sur une chaise, qui ne peut tenir elle-même, que par une permission spéciale de S. M. le H. sard. Les Arabes n'ont rien perdu de leur agilité, ils bondissent commes fauves. Leurs types étran-

Le Cirque

Une nouvelle dame de comptoir au Siècle. C'est Fanny, la grosse Fanny, ancienne hébéd de la Nuée-Bleue, en l'an 1872, que ses voyages fréquents à Sathonay avaient fait surnommer Fanny Office. La voilà qui occupe le fauteuil illustré par Cloclo, Blanche, Tête-de-Singe et autres princesses de notre hicherie. Il y a eu une véritable révolution de palais à la brasserie gauloise, des modifications (C'est une scie que nous lui montons,

Un numéro de notre spirituel confrère de Marseille, le « Demi-Monde » vient de nous tomber sous la main. Il relate le voyage d'Annette la licheuse à Marseille et constate que la sémiillante tendresse s'y est fort bien comportée.

